

# “La lassitude des âmes fortes” \*

Né au XII<sup>e</sup> siècle (selon les uns) ou au XVIII<sup>e</sup> siècle dans les quartiers du port de Lisbonne (selon les autres), le fado s’est épanoui à la fin du XIX<sup>e</sup> siècle. Frère du blues, du tango, du rembetiko, il reste une musique urbaine, maudite, “ivrogne et vagabonde”, taillée au cœur des tavernes, évoquant un univers de proxénètes, de voyous, de prostituées, de marginaux de tout poil, toutes âmes en peine, soumises à un destin tragique. Une troublante beauté qui remue l’âme émerge de ce sentiment d’impuissance, de solitude et de cette fameuse nostalgie – la *saudade* –, le mal du retour de ceux qui ne se sont jamais éloignés.

Agnès Pellerin<sup>(1)</sup> a consacré au fado un livre remarquable, paru aux éditions Chandeigne, musicalement illustré, qui explore l’histoire et les représentations du fado. Très complet, cet ouvrage nous fait voyager en terre fadiste, loin, très loin des clichés.

Associé aujourd’hui à l’imaginaire de Lisbonne, à ses fonds de ruelles torves, à ses bars borgnes, aux blessures du destin, le fado puise ses sources dans un passé lointain et connut une histoire riche, fluctuante et ancienne.

Du mythe du premier fado *marinhero* – chant de marins – à celui des maurisques, musulmans convertis qui restèrent après la Reconquête, mêlant leurs mélismes et leurs modes aux inventions du *trovar*, aux joutes oratoires des troubadours (XII<sup>e</sup> siècle), en passant par les influences noires des esclaves arrivés du Brésil (le *lundum* brésilien), à la *modinha* (musique de cour portugaise), les versions sont nombreuses et les débats passionnés quant à l’éclosion de ce chant poignant et puissant, populaire et aristocratique, à présent laminé dans le chaudron des musiques du monde, oublieux de ses formes âpres et rudes.

*Le fado est né un jour  
Où le vent soufflait à peine  
Sur le pont d’un voilier  
Dans le cœur d’un marin  
Qui étant triste chantait.  
(José Régio)*

Le bord de la mer, les vagues qui frappent le rocher ou le navire, l’insistance rythmique, ses infimes et infinies variantes sont peut-être le socle sur lequel s’est élaboré le mouvement initial du fado.

L’Océan structure depuis toujours l’imaginaire portugais. Le départ, la distance, la solitude, cet univers de rêves et de frustrations, d’amertume. Ce lointain, sa monotonie et ses terreurs forgent ce caractère triste et tragique. L’Océan est le lieu de l’impuissance humaine face aux éléments.

Le fado est certainement marin, métaphore de l’errance.

C’est le chant de la tristesse sublime, irradiante, de la souffrance exacerbée, de la douleur extrême. Toutes valeurs prêtes à s’inverser.

*Joie mécontente  
Camões le disait déjà  
Être triste, c’est être content  
Ne pas être ainsi, c’est mourir.  
Ce n’est pas la tristesse, juste  
Une certaine façon d’être.  
(Manuel Alegre)*

Son interprète fait corps avec lui, il reçoit le fado comme mission :

*N’est pas fadiste qui veut  
Est fadiste celui sur qui ça tombe.  
(Rodrigo de Melo)*

Une forme de chamanisme :

*Je ne chante pas le fado, c’est lui qui chante à travers moi.  
(Amália Rodrigues)*

Un rituel de transformation :

*Silence  
Du silence je fais un cri  
Et c’est mon corps tout entier qui me fait mal  
Laissez-moi pleurer un peu.  
(Amália Rodrigues)*

En tout cas, un rituel de communion par la douleur et son bonheur, sa jouissance...  
"N'est pas fadista seulement celui qui chante, mais aussi celui qui sait écouter."

Poétique de l'amour inaccompli, de la folie et de la mort, du deuil et de l'abandon, du surgissement des sentiments cachés, de la nature double de l'âme, le fado trouve toujours les mots et les formes justes. Il est parole absolue, le verbe.

La voix s'y prête avec tout son art et sa spontanéité, la quête de l'expressivité est au cœur de la pratique fado. Le *fadista estila*. *Estilar* est un verbe portugais qui désigne la capacité du fadiste à accentuer, improviser, surprendre, jouer avec les sentiments du public.

La voix a sa compagne, sa rivale, sa complice, sa doublure : la guitare portugaise (douze cordes métalliques, divisées deux par deux), proche parente du luth arabe ou du cistre médiéval. Elle est aussi libre que la voix, improvise, illustre et souligne le texte. Une guitare espagnole classique (*viola*) assure le support et la progression harmonique et rythmique, souvent relayée par la *viola baixo*, plus grave, qui structure les fondamentales du thème.

Mais il y a encore une autre notion, très importante, c'est l'*entendimento*, l'entente mutuelle, l'attention au fado qui en est une partie intégrante. Le destin individuel est transcendé par l'écoute active et devient ainsi, dans ce recueillement, cette intensité, émotion pure.

Il y a mille histoires dans cette histoire. Parmi eux, le genre de Coimbra, célèbre université médiévale qui a développé une tradition différente du fado, plus élitiste, plus lyrique (plus *bel canto*), où les fadistes sont exclusivement des hommes. L'histoire de la Severa du quartier de Mouraria, chanteuse aux mœurs légères, qui séduisit le treizième comte de Vimioso, un aristocrate encanaillé et qui introduisit le fado dans les salons et les palais. Elle est morte à vingt-six ans, et l'on célèbre chaque année l'anniversaire de sa mort :

*Pleurez, fadistes, pleurez,  
Car Severa est décédée ;  
Une fille comme celle-là  
Jamais le fado n'en a connu.  
(Sousa do Casacão)*

Elle reste l'effigie et le symbole du fado éternel.

Bien sûr, il y a aussi cette personnalité hors norme, la très célèbre et très emblématique Amália Rodrigues (Lisbonne, 23 juillet 1920 - Lisbonne, 6 octobre 1999), enveloppée dans son grand châle noir, qui fixe au XX<sup>e</sup> siècle l'iconographie du fado. Issue d'une famille modeste, elle connaît le succès dès l'âge de dix-neuf ans. Interprète sublime des fados traditionnels, elle renouvelle bientôt le genre, innove, collabore avec des auteurs et des compositeurs contemporains et ouvre le fado au monde. Brodeuse, repasseuse, vendeuse d'oranges dans le quartier de l'Alcantara avant de monter sur scène, elle a une personnalité désarmante. "Je n'ai jamais rien fait, j'ai passé ma vie assise à attendre ma vie." Elle représentera le Portugal sous le régime salazariste comme elle véhiculera des messages de subversion et de révolution. Après des accusations de collaboration, elle sera réhabilitée par Mario Soares en 1990.

A sa mort, on décréta le deuil national. Elle est aujourd'hui la seule femme à être enterrée au Panthéon portugais.

Agnès Pellerin n'est pas une chagrine, elle évoque longuement le fado nouveau, celui de la diaspora portugaise à travers le monde, le frottement du fado aux musiques du monde. Elle ne juge pas, explore l'explosion des frontières du genre.

CATHERINE PEILLON

A lire :

Agnès Pellerin, *Le Fado*, coll. "Lusitane", Ed. Michel Chandeigne.  
Salwa El-Shawan Castelo-Branco, *Voix du Portugal*, Ed. Actes Sud.  
Véronique Mortaigne, *Fado : chant de l'âme*, Ed. du Chêne.

---

\* Fernando Pessoa.

(1) Agnès Pellerin, spécialiste de la culture portugaise. Née à Paris en 1977, elle a fait des études littéraires et philosophiques. En 1999, à Lisbonne elle découvre le fado, se passionne pour cette musique et apprend la langue portugaise. A Paris, elle développe cet intérêt pour la culture du Portugal, travaillant aux côtés des associations portugaises et écrivant dans la revue *Latitudes Cahiers lusophones*. (NDA.)